

NOUVEAUX LIEUX, NOUVEAUX LIENS

par Catherine Grout

Contribution pour l'Institut des Villes le 24 juin 2003

Introduction

La philosophe Hannah Arendt a écrit que «La pluralité est la loi bouleversante de la terre». Permettez-moi de commencer par cette phrase qui nous rappelle au moins deux choses : l'émotion due à la co-existence (qui n'exclut ni l'altérité ni le conflit), puis le partage de notre responsabilité pour que la constitution de notre monde commun se réalise pleinement avec la pluralité. Le monde commun n'est pas assuré une fois pour toutes, il advient et se développe dans l'exercice d'échanges assurant son renouvellement permanent. La pluralité n'est pas une notion abstraite, un ensemble de chiffres, nous la vivons et la ressentons depuis nos organes et nos viscères ; elle anime nos réflexions et nos actions. Sans les autres (ceux qui ne sont pas nous), nous n'existons pas et il n'y a pas de réalité.

nouveaux lieux, nouveaux liens

Nous pouvons distinguer deux principales nouveautés. L'une est la nouvelle vague, celle qui remplace la précédente et qui sera suivie par une autre. Nous connaissons bien ce phénomène. Il nous attire, récompensant notre curiosité d'avoir su l'apprécier pour ce qu'il était : un mouvement nous portant en avant, s'épanouissant de manière brève et sans mettre en cause le fondement de notre être. L'autre vient des bouleversements qui, à un moment donné de notre histoire, changent notre manière d'être. Ils nous obligent à penser et à agir autrement que comme nous l'avions appris ou déjà expérimenté. Dès lors, nous devons puiser en nous et dans notre intime relation au monde et aux autres pour agir de manière nouvelle. La nouvelle vague pourrait être celle des nouveaux lieux, les nouveaux liens seraient l'inconnu dans nos relations au monde et aux autres.

Nouveaux lieux

événement urbain

Depuis la fin des années 1960, un peu partout dans les villes post-industrielles européennes et américaines ont fleuri des espaces appelés «alternatifs» offrant un cadre non institutionnel à diverses activités artistiques. Je n'aborderai pas l'importance de la réutilisation de lieux vacants dans une structure urbaine saturée ni les conditions légales d'occupation.

Aujourd'hui, les récents lieux alternatifs installés en des friches s'appellent volontiers des «fabriques», assumant en cela le passé industriel du lieu où l'on fabrique. La différence essentielle est que la fabrication concerne ici souvent moins des objets que des spectacles ou des événements.

Il est préférable qu'une «fabrique » qui s'installerait dans un quartier où la population est en difficulté ne soit pas conçue comme un lieu de prestige, car le fossé serait trop grand entre elle et ses voisins empêchant tout échange. Un lieu de création ouvert aux artistes et aux habitants peut être une source extraordinaire de vitalité pour tout le monde. C'est le cas dans le Nord Pas-de-Calais avec l'association **Culture Commune** installée depuis la fin des années 90 dans les locaux d'une ancienne mine de charbon (anciens bains douches et vestiaires -«salle des pendus»- des mineurs) et qui, par exemple, accueille les habitants une fois par semaine afin qu'ils assistent aux répétitions de pièces de théâtre ou rencontrent les artistes en résidence.

Il est intéressant de noter que ces espaces ne sont pas forcément d'abord et seulement des ateliers dédiés aux artistes (plasticiens, danseurs, musiciens, comédiens...). Lorsque les intérêts et les actions ne se cantonnent pas au lieu en une énergie centripète, lorsque les actions s'associent à d'autres personnes, collectifs et institutions en intervenant en des lieux publics, ces «fabriques» constituent un événement urbain pouvant participer à la constitution de l'espace public, c'est-à-dire de la cité.

Trois conditions à cela :

- 1- le projet global de ces lieux doit dès l'origine porter et assumer cette part politique (dans le sens grec de *polis* et non de parti politique),
- 2- découlant de la précédente, ceux qui travaillent dans ces lieux et qui les définissent doivent penser leurs actions et activités avec les habitants (on comprendra aisément que cela ne peut se faire ni par obligation ni par démagogie). Dès lors, en réciprocité, les habitants pourront envisager des actions communes (ayant le même horizon de sens pour l'urbanité),
- 3- l'importance de l'enjeu ainsi que les spécificités des modes d'actions et de relations des nouveaux lieux doivent être connues et comprises par les pouvoirs publics (cela implique une confiance réciproque, fondée, cette fois encore, sur la reconnaissance d'un horizon de sens commun).

Espace public

Avant d'aller plus loin, je souhaite rappeler le sens originaire de l'espace public dans le monde grec. Je retrouve ici Hannah Arendt. Dans «Condition de l'homme moderne » publié aux États-Unis en 1958, "Le mot "public" [écrit-elle] désigne deux phénomènes liés l'un à l'autre mais non absolument identiques : Il signifie d'abord que tout ce qui paraît en public peut être vu et entendu de tous, jouit de la plus grande publicité possible. Pour nous l'apparence «ce qui est vu et entendu par autrui comme par nous-mêmes » constitue la réalité. [...] En second lieu, le mot "public" désigne le monde lui-même en ce qu'il nous est commun à tous et se distingue de la place que nous y possédons individuellement."

L'espace public est associé à la *polis*. "La polis proprement dite n'est pas la cité en sa localisation physique" ; "c'est l'organisation du peuple qui vient de ce que l'on agit et parle ensemble et son espace véritable s'étend entre les hommes qui vivent ensemble dans ce but, en quelque lieu qu'ils se trouvent. [...] Partout où les hommes se rassemblent (le domaine public) est là en puissance, mais seulement en puissance, non pas nécessairement ni pour toujours."

La conception récente de l'espace public comme espace accessible et régi par une instance publique (État, région, ville...) résulte sans doute d'une confusion avec un lieu public. Cette confusion est sans doute issue de l'assimilation de l'espace public à l'agora ou au forum, c'est-à-dire à un espace concret inscrit dans la cité et non à l'échange qui se déploie entre des personnes au moment de l'exercice de leur liberté.

La leçon à en tirer est simple en apparence : il s'agirait moins de construire des espaces que de favoriser l'éclosion de moments publics.

Une autre citation de Hannah Arendt permet de montrer les articulations entre moment public, polis et pluralité :

«la *polis* dans une mesure incroyablement grande consistait en discussions entre citoyens. Dans ce parler incessant les Grecs découvrirent que le monde que nous avons en commun est habituellement considéré d'un nombre infini de situations différentes, auxquelles correspondent les points de vue les plus divers. Dans un flot d'arguments tout à fait inépuisable, tels que les Sophistes en présentaient aux citoyens d'Athènes, le Grec apprenait à échanger son propre point de vue, sa propre «opinion» -la manière dont le monde lui apparaissait et s'ouvrait à lui- avec ceux de ses concitoyens. Les Grecs apprenaient à comprendre -non à se comprendre l'un l'autre en tant que personnes individuelles, mais à envisager le même monde à partir de la perspective d'un autre Grec, à voir la même chose sous des aspects très différents et fréquemment opposés.»

Par ailleurs, l'opposition privé/public est, bien sûr, un aspect indispensable dans l'analyse de l'espace public. Le monde commun, l'espace public réclament une attitude désintéressée (sans intérêts privés et quand, ne serait-ce que de manière brève, nous ne sommes pas préoccupés par notre subsistance et notre reproduction). Il faut rappeler avec Hannah Arendt que le privé a un caractère privatif, caractère qui disparaîtra à l'avènement du christianisme : «La privation [écrit-elle] tient à l'absence des autres». Cela implique que l'on est « privé de la réalité qui provient de ce que l'on est vu et entendu par autrui ». D'autre part, « [...] L'un des caractères du *privé*, était que l'homme n'existait pas dans cette sphère en tant qu'être vraiment humain mais en tant que spécimen de l'espèce animale appelée genre humain.» Il est «privé de choses essentielles à une vie véritablement humaine».

Pour la philosophe, l'art appartient au monde commun, à l'espace public. Son apparaître prend sens de manière publique. Ainsi faut-il éviter qu'il se situe dans le domaine privé. «Ces choses [oeuvres d'art], de toute évidence, partagent avec les «produits» politiques, paroles et actes, la qualité d'avoir besoin de quelque espace public où apparaître et être vues.[...] Elles ne parviennent à leur plénitude de leur être propre qui est d'apparaître, que dans un monde commun à tous. Dans le recel de la vie privée, les objets d'art ne peuvent atteindre leur propre et inhérente validité ; ils doivent, au contraire, être protégés contre l'instinct possessif des individus [...].»

Nouveaux liens

Les échanges quotidiens modifient potentiellement notre manière de vivre ensemble et de penser nos rôles dans la complexité des relations humaines. Nous arrivons alors aux nouveaux liens sur lesquels j'insiste maintenant. Les nouveaux lieux auront chacun leur manière de faire et d'approcher ou non un site avec ses habitants. Les actions tournées vers ces derniers ne pourront être plaquées. Chaque situation demande une prise en compte précise et intuitive du contexte, de son histoire et des besoins plus ou moins formulés des habitants. J'ai choisi de vous présenter trois lieux, situés en trois villes très différentes, qui ont des histoires également différentes avec un point commun : le désir de ne pas rester dans son lieu et de susciter ou accompagner des projets en dehors des locaux avec des personnes, des associations, des communes...

Après **Culture Commune** déjà citée, voici **Mains d'Oeuvres**, située à Saint-Ouen, en bordure de Paris, juste à côté du marché aux puces. L'association est installée dans un bâtiment de 4000 m², local ayant abrité les activités socio-culturelles d'un comité d'entreprise. La restauration du bâtiment ne s'est pas attachée à gommer l'ancien ou à mettre les signes d'un quelconque pouvoir mais à adapter les lieux pour qu'ils soient opérationnels et qu'ils répondent aux conditions de sécurité. Chacun dès lors aménage son lieu de travail en fonction de ce qui est plus de l'ordre du bien-être que du confort.

Mains d'Oeuvres, comme la plupart des associations installées en des friches, associe diverses activités : résidence d'artistes, lieu de répétition et de concert, café... C'est un espace de travail pour des artistes (en musique, danse, théâtre, multi-média), un lieu de réunion pour des associations de quartiers accueillies en fonction de projets précis, et s'y retrouvent également plusieurs associations dont le réseau international «ArtFactories» regroupant des lieux culturels situés en des friches industrielles.

transmettre un patrimoine

En 2002, **Mains d'Oeuvres** a participé à la Journée du Patrimoine en organisant un banquet réunissant 80 anciens ayant travaillé dans l'entreprise qui était propriétaire du lieu. Depuis lors, elle travaille sur les archives privées de ceux qui ont fait partie de l'entreprise qui lui sont confiées et sur la transmission visuelle, orale et écrite de cette mémoire, en particulier avec des enfants d'une classe de l'école voisine avec l'envie que pour eux, la relation au quartier s'enrichisse dès lors d'une «généalogie des lieux et des rues».

Un travail similaire sur la mémoire avec ici la constitution d'archives est réalisé par **Culture Commune** avec les familles de mineurs. Des spectacles sont également montés à partir de témoignages.

actions citoyennes

Emmetrop à Bourges, association créée par des anciens étudiants de l'école d'art de la ville en 1984, conçoit ses activités avec le territoire, avec les habitants des quartiers en des actions de proximités touchant plusieurs disciplines (art de la rue, danse, musique...). L'association a depuis le début des années 90 développé des actions dans les HLM.

Mains d'Oeuvres accueille en résidence des associations du quartier et de la région, associations dites «citoyennes, culturelles et de solidarité ».

assembler, partager

Culture Commune est une association issue du Conseil Général du Nord Pas-de-Calais. Son nom joue sur la polysémie du sens (tout comme Mains d'Oeuvres ou Emmetrop), puisque «commune» a le double sens ici de «ce qui est commun à» et d'entité régionale : une commune. En 1990, quand elle a été créée, elle travaillait avec 27 communes, aujourd'hui avec 34 (environ 400.000 habitants et a un impact sur la région pour 700.000 habitants). L'association initie des actions culturelles et artistiques dans une inter-communalité qui prend en compte l'échelle du territoire ainsi que les moyens et les besoins de chacun. Autre fait primordial, l'assemblée

des partenaires n'est pas hiérarchique. Autrement dit, il n'y a pas une commune plus importante qu'une autre, qui aura plus de voix lors d'un vote.

Le mode de fonctionnement de **Culture Commune** et ses actions diversifiées sont issus d'une analyse concrète de la crise profonde qui est la réalité socio-économique de la région après la fermeture des mines. Elle est ainsi créée pour apporter de nouveaux enjeux symboliques, culturels et économiques à une population qui a perdu emploi et repères sociaux. Elle accompagne les individus et les communes environnantes en différents domaines, allant de spectacles (danse, théâtre, musique), à la mise en archives de la mémoire des mineurs et de leur famille, de l'accès à une salle internet à l'aide à la réalisation de Cd-Rom.

la vie de tous les jours

Dans ces trois lieux, travailler à côté les uns des autres voudrait dire avec les autres, quels que soient la fonction, le domaine de compétence, l'âge ou la langue maternelle, que ce soit avec ceux qui créent une pièce de théâtre, ceux qui répètent leur prochain concert, avec les jeunes du quartier qui travaillent sur la culture algérienne, avec ceux qui se retrouvent dans le lieu ou en dehors du lieu. Chaque personne participe d'une même dynamique nourrissant le monde commun à partir d'actions diverses.

De la part de l'association et des personnes qui en sont à l'origine et qui dirigent les lieux (Karine Noulette pour **Emmetrop**, Chantal Lamarre pour **Culture Commune** et Fazette Bordage pour **Mains d'Oeuvres**), il s'agit moins d'une question de décloisonnement que de manière d'être et de penser l'action artistique pour la vie de tous les jours et pas seulement pour les jours de fête et de repos ou pour les personnes qui ont les moyens. **Mains d'Oeuvres** dit que son ambition est d'aider à une «société plus créative».

Cette attitude est partagée par des artistes qui considèrent que leurs oeuvres n'ont pas besoin d'être appréciées dans un lieu clos réservé à l'art et à ses amateurs. Il ne s'agit pas de vouloir imposer ses rêves et ses créations à tout le monde comme une demande de reconnaissance générale, mais bien de penser le mode d'apparaître de l'œuvre et le mode d'action des acteurs sans limitation de lieu ou de moment, sans cadre et sans règles préétablis. Cela veut dire d'une part, que l'art ou la qualité n'appartiennent pas à un domaine réservé ou élitiste (il faut néanmoins être attentif aux autres pour savoir comment accompagner une œuvre et les interrogations qu'elle peut susciter car les cultures sont diverses ainsi que les références). D'autre part, cela reflète une pensée tournée vers l'espace public en tant que moment commun, dans lequel l'expérience de l'art -parce que celle-ci nous transforme- pourrait participer à la *polis* en tant qu'événement pré-politique.

accès à l'être

Que l'art se trouve en dehors des lieux et des situations institués n'est pas une invention récente. En revanche, au regard de la perte des repères, des mutations contemporaines, des malaises et déstabilisations qui touchent tout un chacun à des degrés divers, la présence de l'art et son expérience semblent aujourd'hui une nécessité au même titre que l'air pur. Nous nous rendons bien compte que la crise est profonde. La demande de lien interpersonnel qui se porte aujourd'hui vers la culture reflète cette crise, mais bien plus encore le fait que l'on ne sache pas très bien comment faire pour pallier à ce qui apparaît comme la dissolution des structures sociales qui ont fonctionné à peu près jusqu'au dernier quart du XXème siècle.

Nous devons réinventer notre relation aux autres et au monde en ayant conscience des modifications radicales qui sont à l'origine de cette dissolution et en nous méfiant des trois dangers soulevés par la philosophe Hannah Arendt : totalitarisme, aliénation du monde et société de consommation.

Ainsi nous ne pouvons pas reprendre des schémas devenus anachroniques, nous devons inventer d'autres liens et d'autres manières de constituer notre monde commun. Notre société est fragilisée jusqu'à ses fondements. Nous ne pouvons établir notre futur sur elle, à moins de cultiver une fascination pour les châteaux de cartes. Nous devons en nous-mêmes, dans notre intime relation au monde et aux autres, trouver ce qui pourra nous permettre de re-fonder une société. C'est une affaire de personnes et non de structure, ou de système (d'où l'importance de ne pas perdre de vue la pluralité, qui «est la loi bouleversante de la terre»). Ce nouveau commencement ou re-fondation se réalise à partir de notre être. Pour en avoir fait l'expérience, nous savons que l'art est un accès à l'être.

La nécessité de l'art une fois reconnue ne doit pas être confondue avec le fait de lui attribuer une fonction. L'événement est une expérience, c'est elle qui nous modifie. De plus, l'expérience de l'art nous dispose au monde et aux autres dans le moment de la rencontre, seulement, elle est absolument individuelle. Si longtemps elle résonne encore en nous, elle ne sera pré-politique que si elle prend sens déjà au niveau individuel (comment déjà se dire en soi-même ce qui est une émotion pré-linguistique ?) puis collectif. Pour ce faire, elle a besoin d'être partagée, que des échanges se déploient, qu'une culture commune portée par une diversité de

points de vue se tisse. Elle a besoin d'advenir au milieu de nous pour qu'elle puisse être aussi un moment public.

Dans ce contexte, il est décisif que l'œuvre soit là dans la vie de tous les jours, afin qu'elle soit une impulsion heureuse et forte, peut-être risquée, y compris lorsqu'on ne s'y attend pas et qu'on ne sait pas qu'il s'agit d'une œuvre d'art. Dès lors, les actions n'ont pas besoin d'être spectaculaires, mais multiples et multipliées.

interagir

Pour ce faire, des personnes s'activent, conçoivent l'œuvre, la proposent, la financent, l'accompagnent, l'expliquent, la transmettent ou la découvrent. Il est souhaitable que tous ces acteurs qui participent au processus ne soient pas placés dans un système d'ordre hiérarchique mais dans un jeu de relations horizontales. De même, pour envisager ces actions, il est primordial de comprendre autrement la relation à un «public» ou de ne plus réfléchir en terme de public. Les liens entre les œuvres et les personnes ainsi qu'entre les artistes, les opérateurs culturels et les habitants diffèrent du face-à-face ou de la consommation. **Emmetrop** intervient par exemple dans les lieux de la vie quotidienne en rapprochant professionnels et amateurs. L'association dit que leur lieu, L'Antre-Peaux «n'est pas une accumulation de structures c'est plutôt un positionnement de compétences», c'est-à-dire une base pour l'invention à partir de savoir-faire et d'intentions.

Il n'y pas quelque chose qui fait lien, il y a des relations entre des personnes constituées de mémoire et d'organes, d'opinions et de désirs.

Depuis quelques années nous pouvons remarquer un certain désarroi dans les relations humaines, (souvent non avoué), comme s'il était devenu difficile de s'adresser aux autres, de montrer que nous sommes ensemble dans le même monde. Un peu comme si certaines personnes ne savait pas tout simplement dire bonjour, saluer la présence de l'autre. Je le répète, l'art ou la culture ne peuvent répondre à ce désarroi par des formules ou des solutions, et l'on ne peut demander à l'art de «créer des liens». En revanche, en un mouvement d'ouverture ou d'élargissement à la pensée et à la présence des autres, il est possible de penser ses actions avec d'autres personnes et de sortir de son lieu, de son espace protégé. Ceci prend sens également lorsque l'on connaît la création contemporaine, qui depuis des années investit l'espace urbain, s'y produit ou y dispose des interventions plus ou moins éphémères comme autant de gestes pensés avec le monde. Des artistes contemporains ne conçoivent plus leur œuvre indépendamment des personnes. Processus plutôt qu'objet, l'œuvre induit une participation. Cela veut dire que la rencontre avec l'œuvre est un espace-temps dans lequel «il se passe quelque chose». Nous sommes loin de la contemplation ou de la consommation.

Conclusion

L'indifférence, l'apathie ou la crainte témoignent d'une crise qui n'est pas seulement économique. Interagir avec d'autres, et ce surtout sans intérêt privé, apparaît comme un des signes de vitalité d'une assemblée humaine et comme l'exercice de sa liberté.

L'art peut nous permettre de commencer à nouveau. Il nous ouvre des horizons et nous permet de respirer. L'expérience des œuvres, le «frottement» des artistes, l'accompagnement de projets artistiques en des lieux et hors les murs est une des dynamiques propice à la réinvention. Néanmoins, l'art n'est qu'une des dynamiques qui doit se poursuivre à tous les niveaux, individuels et collectifs, de la rénovation des systèmes éducatifs à la planification urbaine.

Surtout, vous l'aurez compris, les nouveaux lieux ne peuvent avoir pour fonction d'apporter de nouveaux liens. Les liens ne se font pas parce qu'il y a des structures mais parce que des personnes pensent et agissent ensemble, renouvelant l'expérience de la pluralité.

Cette conférence reprend quelques points traités ainsi que le titre d'une intervention au colloque franco-japonais sur les cités du futur 2003 de Tokyo intitulé **Patrimoine architectural et création contemporaine** (organisation : direction de l'architecture et du patrimoine (DAPA), ministère de la culture et de la communication, National Institute for Research Advancement (NIRA), le service culturel de l'ambassade de France au Japon, société franco-japonaise des techniques industrielles (SFJTI) avec la DGCID du Ministère des Affaires Étrangères, l'AFAA et la Fondation du Japon).

Bibliographie

Les citations concernant les associations évoquées ici proviennent des documents que celles-ci éditent ou de discussions avec des personnes qui y travaillent (j'en profite pour remercier ici toutes celles et ceux qui ont répondu à mes questions et m'ont fait parvenir des documents).

Les citations des textes de Hannah Arendt proviennent de **Condition de l'homme moderne**, trad. G. Fradier, Calmann-Lévy, 1983 et de **Crise de la culture**, trad. sous la direction de P. Lévy, Gallimard, 1972.

Je renvoie également aux livres suivants : Michel de Certeau **L'Invention du quotidien ; Arts de faire**, (Gallimard, 1990), Maurice Merleau-Ponty **le Visible et l'Invisible**, (éd. établie et présentée par Cl. Lefort, Gallimard, 1964), Marc Richir **Du sublime en politique**, (Payot, 1991) et Erwin Straus **Du sens des sens**, (trad. G. Thines et J-P Legrand, Jérôme Millon, Grenoble, 1989) ou le numéro de la revue **EspacesTemps** intitulé «À quoi oeuvre l'art, Esthétique et espace public?» n°78-79, 2002

Catherine Grout - Biographie

Docteur en Histoire de l'Art et Esthétique (thèse sous la direction d'Hubert Damisch intitulée «La Photogénie du paysage» EHESS). Lauréate de la Villa Kujoyama (Japon) en 1994-95. Depuis de nombreuses années, sa recherche est tournée vers l'espace public, le paysage, le jardin et l'art contemporain en milieu urbain.

Elle est l'auteur de cinq livres traitant de l'art dans l'espace urbain :

A Propos de l'art dans la ville, éd. Unité Mobile, Besançon, 1991,

Le Tramway de Strasbourg éd. du Regard, Paris, 1995,

L'Art en milieu urbain, trad. Erimi Fujihara, éd. Kajima, Tokyo, 1997,

Pour une réalité publique de l'art, éd. l'Harmattan, Paris, 2000,

Pour de l'art dans notre quotidien, Des oeuvres en milieu urbain trad. Yao Meng-Yin, éd. Yuan-Liou, Taipei, 2002,

et d'un livre traitant du paysage **Ecouter le paysage**, coll. Confer, éd. École des Arts décoratifs de Strasbourg, 1999 (un autre livre concernant le paysage est à paraître en 2003).

Membre de l'Aica depuis 1989, membre fondateur en 1996 du Groupe de Recherche franco-japonais sur le Paysage Urbain (université de Tokyo, fondation Toyota). Depuis 1994, Catherine Grout est commissaire de la Biennale d'Enghien-les-Bains consacrée à des interventions d'artistes contemporains en milieu urbain (<http://www.insitu-enghien.org>) et depuis 2003 chargée de mission par la ville de Strasbourg pour les oeuvres au Jardin des Deux Rives. Elle est professeur invitée au Japon -université Keio (2002-2003) et de Tokyo (2003).